

Finaud vient se frotter avec tendresse et reconnaissance contre sa bienfaitrice.

Cette démonstration amicale lui vaut une brioche exquise dont il fait deux bouchées.

Savinia se disait :

—La pauvre bête a bien su entrer dans le parc, elle saura bien en sortir. Tout à l'heure elle rejoindra son maître. Je ne saurais trouver messager plus sûr et plus discret.

Elle l'invita à grimper sur ses genoux.

Admirable confiance de l'instinct : le roquet obéit sans la moindre arrière-pensée.

Il n'avait cure des coups de sifflet et des rappels coléreux de son maître. Il acceptait d'avance la correction méritée. Un coup de pied de plus ou de moins, ce n'est pas une affaire ! Pour l'instant, il remplissait son ventre.

Savinia avait mis à sa disposition un plateau chargé de sandwiches. De la viande après du sucre est un dessert fort prisé des chiens en général et des cabots en particulier.

Et pendant qu'il se bourrait. Savinia parvint sans aucune difficulté à lui ficeler sous la collier l'enveloppe qui contenait la lettre destinée à Jacques Brémond.

Là-bas, le maître continuait à siffler.

Un âne poussif se mêla de la partie ; lui aussi appelait Finaud, son petit camarade, son frère d'infortune.

Savinia pensa que, derrière le mur, il y avait une roulotte et, dans la roulotte, les bohémiens à qui Mme de Lastoulavait fait donner ses vêtements de deuil.

—Ces pauvres gens, se disait-elle, auront à cœur de gager leur pièce de cent sous. Après-demain, Jacques aura ma lettre !

Après-demain !... Que Paris est loin de Nice !...

Et puis... Jacques accourait-il par le premier train ?... N'hésiterait-il pas avant de se mettre en route ?...

S'intéressait-il encore à la caissière de la villa des Orangers ?...

Mais pourquoi douter de lui, après ses promesses solennelles de dévouement !...

Cette conclusion, que rien de sérieux ne justifiait, ramena un peu de calme dans l'esprit de Savinia.

Au loin, la même voix accompagnée par un braiment prolongé, cria :

—Ici, Finaud ! Brigand de Finaud ! Tu vas voir tout à l'heure ! Ici, ou nous partons sans toi !

Il faut croire que les cabots comprennent le français : Finaud ne se fit pas répéter deux fois la menace.

Il fila sans prendre le temps de dire adieu.

Mais presque aussitôt, un coup de feu retentit.

Savinia, épouvantée, faillit tomber à la renverse.

On courait dans le parc.

Finaud avait-il été blessé ?... Allait-il tomber avec son message entre les mains de l'ennemi ?

Savinia écouta longtemps, le cœur serré par l'angoisse.

Elle n'osait sortir du kiosque. Cependant, le mieux était de se rapprocher du mur de ronde.

De là, elle entendrait partir les bohémiens, elle connaîtrait peut-être le sort de Finaud !

Comme elle hésitait, un des larbins apparut dans l'encadrement de la porte restée ouverte.

—Mademoiselle, dit-il, devrait rentrer. Il fait froid. Mademoiselle pourrait attraper du mal.

Elle lui posa cette question d'un ton sec :

—Que signifie ce coup de feu ?

—Nous avons tiré sur ce chien errant qui chassait dans le parc.

—Et... vous avez tué cette pauvre bête ?...

Sa voix tremblait.

—Non, mademoiselle. Il a été plus malin que nous.

—Je vous défends de lui faire du mal.

—Bien, mademoiselle.

—Laissez-moi, je rentrerai dans un instant. Je vous défends de me suivre !

Le lardin disparut.

Savinia attendit une minute, puis elle parcourut d'un pas précipité l'allée conduisant au mur de ronde.

Elle arriva à temps pour entendre le grincement de la roulotte qui se mettait en route.

—Hue, père Baudet, dit l'homme en faisant claquer son fouet.

Derrière le véhicule, Finaud, à l'abri de toute correction, aboyait furieusement.

Et Savinia perçut avec bonheur ce bout de conversation entre l'homme et la femme :

—En voilà une drôle d'histoire !

—Pour sûr, alors, fit une voix dolente.

—Tout de même, la commission est bien payée. Hue ! père Baudet !

Braves gens ! ils accomplissaient leur mandat sans s'inquiéter du reste, sans en chercher davantage.

Savinia éprouvait une légitime satisfaction.

Le hasard s'était mis à son service et elle avait su en profiter, ce qui n'est pas donné à tout le monde !

Maintenant, elle attendait le sauveur !

Elle reprit tranquillement le chemin du palais de Piétro Ramez.

La faim lui talonnait l'estomac.

Savinia se dit avec raison que, puisqu'on l'emprisonnait, il était juste qu'on pourvût à sa subsistance.

Elle entra à la salle à manger, y trouva son couvert et sonna à la geôle.

Le valet de chambre accourut.

—Servez-moi, ordonna-t-elle, et promptement.

Il déploya dans ses fonctions tout le zèle possible. Savinia refusa dédaigneusement les trois quarts des plats fins préparés à son intention.

Aussitôt rassasiée, elle remonta dans sa chambre et s'y enferma à double tour.

Elle était résolue à n'en plus bouger jusqu'à la délivrance et à s'y faire servir le strict nécessaire.

Huit jours se passèrent ainsi.

Huit jours de mise au secret, c'est un siècle pour une fille de dix-sept ans !

Elle avait interdit à la domestique de lui adresser la parole.

Jacques avait-il reçu sa lettre ? Telle était la question qui lui revenait sans cesse à l'esprit.

Elle faisait mille suppositions plus désespérantes les unes que les autres : ou bien elle redoutait l'indifférence du jeune homme ; ou bien elle redoutait qu'il ne fût tombé dans un piège tendu par le secrétaire de Piétro Ramez.

Pour tuer le temps, elle lisait.

Le neuvième jour, par un de ses après-midi ensoleillés où, l'hiver, sur la côte d'azur, on se croirait déjà revenu à la belle saison, Savinia se décida à descendre au parc.

Elle entendit, comme la première fois, les pas de ses surveillants dans le tallis.

Elle ne s'en préoccupa point. Elle prenait confiance en la parole de Piétro Ramez.

Encore une semaine et elle serait libre !

Et puisque Jacques l'avait oubliée, elle ne devrait de reconnaissance à personne !

Après tant d'heures écoulées dans la solitude, comment Savinia, oubliant pour un instant sa situation de recluse, n'aurait-elle pas été gagnée par la joie de la nature en fête.

Elle marchait d'un pas pressé, respirant à pleins poumons l'air vivifiant. Elle ne pensait plus à l'ingrat qui avait si mal tenu ses promesses. Elle songeait à sa liberté prochaine et se reprenait à espérer.

Ses joues pâlies par l'ombre de sa prison avaient pris un ton mat qui faisait ressortir l'éclat de son franc regard.

Elle marchait au hasard, s'arrêtant pour admirer les points de vue ménagés dans le domaine de Piétro Ramez. Elle arriva ainsi sur les bords d'un lac où s'ébattaient des cygnes au plumage éblouissant de blancheur.

Assise sous un saule dont les branches retombaient jusque dans l'eau, elle suivit longtemps les évolutions gracieuses de ces aquatiques. Elle les appela et ils accoururent ; mais comme elle n'avait rien à leur donner, ils s'éloignèrent majestueusement, de l'air de grands seigneurs qui n'aiment pas à être dérangés.

Elle enviait le sort de ces êtres à qui le Créateur a donné la beauté sans la pensée et qui sont les véritables heureux de ce monde.

Mais soudain des pas font craquer derrière elle le sable de l'allée. Elle se retourne et un cri d'effroi s'échappe de sa gorgo.

C'est lui, c'est le maître, le Brésilien Piétro Ramez, riche à cent millions.

Il salue de loin et s'avance lentement, le sourire aux lèvres. Une grande douceur, faite de mollesse et de bienveillance naturelle, est peinte sur son visage.

Savinia s'était levée sans répondre au salut.

Il s'arrêta à trois pas d'elle et s'inclina de nouveau.

—Excusez-moi, Savinia, dit-il, de venir troubler vos rêveries par ma présence qui, peut-être, vous est importune. Je...

—Da quel droit, interrompit-elle, m'appellez-vous par mon petit nom ? Je ne vous connais pas et ne veux pas vous connaître.

—Vous êtes dure, mademoiselle, pour un homme qui vous aime sincèrement.

—Vous m'aimez, prétendez-vous ?... Eh bien ! prouvez-le-moi en me rendant la liberté. Je vous promets de ne pas porter plainte et d'oublier l'indigne traitement que vous m'avez fait subir.

Le Brésilien l'enveloppa d'un regard d'admiration.

C'était la première fois qu'il se sentait ému devant une femme.

Il la trouvait exceptionnellement adorable et par sa beauté et par son mépris des richesses.

—Que ferez-vous de cette liberté, mademoiselle ? demanda-t-il,